

Aller vers la source

C'était peut-être parce qu'elle en avait assez de répondre aux questions de ses amis et de sa famille, ou parce qu'elle ne savait plus que leur dire.

Comment expliquer ce qui ne peut se mettre en mots? Comment partager cette certitude qu'elle porte depuis longtemps déjà, là, juste sous le cœur, à chaque souffle? Alors, le tout dernier soir, elle prit un pinceau et de l'encre et écrivit d'une main ferme:

« Je ne rejette pas le monde mais je cherche un chemin pour mon cœur vers cette eau pure qui coule jour et nuit »

La veille. La veille de son ordination, la veille du jour où elle allait entrer définitivement au monastère, kimono blanc, cheveux rasés, tête haute, cœur battant.

Et devenir « Chiyo-Ni », la nonne Chiyo.

Parce qu'ils ne comprenaient pas: autour d'elle, on s'étonnait, elle était veuve et vieille, déjà presque 50 ans, qu'allait-elle changer sa vie maintenant? Elle était célèbre, une des plus grandes poètes de son époque, le Japon entier résonnait de ses haïkus: que pouvait-il y avoir de plus important que cette reconnaissance? Pourquoi, mais pourquoi cette décision?

On lui prédisait des larmes et des regrets, une vieillesse amère, une solitude sèche. D'autres la félicitaient: oui, le monde est laid, mieux vaut partir et le laisser tourner tout seul; elle avait raison de se couper des autres, de s'éloigner de toutes ces émotions humaines porteuses de douleur. Ils avaient tous tort: elle ne refusait rien, elle avait enfin trouvé le courage de choisir ce qui est vrai, ce qui est absolu, ce frémissement qu'elle avait jusque-là transformé en mots. Mais ce n'était plus assez, il fallait donner plus, tout donner. Elle voulait ce qui est parfait, illimité plutôt que l'imparfait et le manque; avec assurance, elle se tournait vers la seule chose qui pouvait combler sa vie, vers ce que son cœur contenait depuis toujours: le murmure d'une eau fraîche qui annonce l'infini.

Elle ne fuyait rien. Elle aimait le monde, et les êtres, et le printemps, et la beauté pâle de l'hiver. Elle aimait la poésie, d'abord, et aussi les tasses vert céladon si fines qu'on n'ose les toucher, les rires des enfants, la soie si légère que l'on porte en été. **Elle ne se détournait pas, elle allait au contraire, de tout son être, d'un seul élan, là où elle était appelée.** Elle « allait vers », sans certitude et pourtant parfaitement sûre, vers ce chant, cet appel secret, cette musique.

Vers cette eau pure. Elle se mettait en chemin. Là où les autres pensaient qu'elle s'arrêterait, elle savait qu'elle ne désirait qu'avancer, Et s'éloigner un peu du monde, de son bruit, pour rester au plus près de son cœur. Car le cœur est immense, il contient les êtres, et l'hiver, et les rires, et le monde, quand nous savons l'écouter.

Avait-elle l'oreille plus fine que la plupart d'entre nous? Un jour, matin clair ou peut-être un soir paisible, elle l'a su, c'était là : une soif d'absolu. La texture même de sa vie, de toute vie. Qui ne connaît ces moments, qui soudain nous font tressaillir, mais que trop souvent nous rejetons, les appelant mirage ou illusion. Et pourtant... Dans le cœur, une source dont on sait qu'elle comblera toutes nos soifs, une transparence qui reflétera chaque joie de l'âme. Pure: une eau bleue qui nous débarrasse de toutes nos peurs et nous fait entrer dans l'immensité. Plus rien ne comptait pour elle que ce chemin qui mène à l'amour.

«Cette eau pure qui coule jour et nuit»: elle est là, toujours, tendez l'oreille ...